

Indiens Yanomami et chercheurs d'or au Brésil



*Les Yanomami ne sont pas des nomades,
mais les conditions imposées par les Garimpeiros — les chercheurs d'or —
les obligent à quitter leurs lieux habituels d'habitation.
Seront-ils voués à la pérégrination sous les coups de ces « mangeurs de forêt » ?*

Les Yanomami sont un des plus importants groupes indiens d'Amazonie à avoir préservé leur mode de vie traditionnel jusqu'à la fin des années 1980. Depuis 1987 leur territoire, à la frontière du Brésil et du Venezuela, a été envahi par plus de 40 000 chercheurs d'or. Cette ruée vers l'or y a dévasté forêt et rivières. Plus d'un millier d'Indiens sont morts de paludisme, de dénutrition et d'autres maladies apportées par les Blancs. Les Yanomami appellent les orpailleurs *urihi wabobë*, « les mangeurs de forêt ».

Bruce ALBERT

Anthropologue de l'Institut
Français de Recherche
Scientifique pour le
Développement en
Coopération (ORSTOM).
Travaille chez les Yanomami
depuis 1975.

La ruée vers l'or en Amazonie brésilienne

L'Amazonie brésilienne s'est trouvée submergée, depuis la fin des années 1970, par des hordes de *garimpeiros* (mineurs artisanaux de minerai d'étain, de pierres précieuses, mais surtout d'or). Sur fond de crise économique dans le pays, tout a commencé par une hausse spectaculaire du taux de l'once d'or (31,1 g) à la Bourse de Londres, qui a atteint un record historique de 850 dollars au début de 1980 (il était demeuré entre 35 et 42 \$ de 1943 à de 1973). En quelques années, l'orpaillage est devenu une activité économique dominante en Amazonie brésilienne, occupant environ un demi-million de *garimpeiros* et produisant, en 1987, quelque 120 tonnes d'or, plaçant le Brésil en troisième place de la production mondiale de ce métal, derrière l'Afrique du Sud et l'URSS. La ruée vers l'or amazonienne des années 1980 est devenue, en quelques années, le *boom* extractiviste le plus important dans la région depuis celui du caoutchouc au XIX^{ème} siècle.

Les *garimpeiros* ouvrent des pistes d'atterrissage, des sites d'orpaillage et des campements dans la forêt. Ils chassent pour s'approvisionner en viande fraîche. Ils détournent les cours d'eau, déstructurent leur lit et leurs berges à la lance à eau à haute pression et aspirent les alluvions aurifères à l'aide de moto-pompes. A la déforestation et à l'extermination du gibier, s'ajoute ainsi la destruction du réseau hydrographique. Les petites rivières prennent l'aspect de vastes champs de cratères boueux où prospèrent les moustiques qui transmettent le paludisme. Les cours d'eau plus importants charrient des tonnes de limon jaunâtre où surnagent des nappes d'huiles usagées, les détritiques de toutes sortes et les bancs de poissons morts.

Dossier

La pollution du milieu par le mercure qu'occasionne le traitement de la poudre d'or est moins visible mais encore plus nocive. Les *garimpeiros* passent le gravier aspiré par leurs moto-pompes dans une sorte de caisse de bois où l'or se trouve grossièrement tamisé. La poussière d'or est ensuite amalgamée en mélangeant le produit de ce tamisage avec du mercure. Cet amalgame est finalement brûlé au chalumeau pour obtenir des agglomérats d'or pur. Ce processus implique l'utilisation minimum de 1 à 1,5 kilogramme de mercure par kilogramme d'or extrait. Ce mercure est en partie déversé dans l'eau (45 %) et en partie diffusé dans l'atmosphère sous forme d'évaporation (55 %). La réoxydation de ces vapeurs, inhalées directement par les *garimpeiros*, est favorisée par l'humidité ambiante et le mercure se redépose ainsi sur le sol de la forêt. Le mercure déversé dans l'eau passe directement dans la chaîne alimentaire à travers les poissons.

Dans certaines régions amazoniennes, où se pratique l'orpaillage depuis environ une décennie, les taux de contamination sont alarmants. La concentration maximale de mercure considérée comme tolérable par l'Organisation Mondiale de la Santé est de 6 micro-grammes par gramme. L'analyse de prélèvements de cheveux effectuée chez les *garimpeiros* ou dans des populations indiennes qui travaillent à l'orpaillage et consomment du poisson a fait récemment état de taux de l'ordre de 26 à 29 mg/g (Etats de Rondonia et d'Amazonas). Une étude similaire effectuée chez les Yanomami du haut Rio Mucajai (Etat de Roraima) a déjà révélé, après seulement deux ans et demi d'orpaillage dans la région, des signes de contamination préoccupants : plus de 7 % d'un ensemble de 162 Indiens examinés présentait des taux situés entre 6 et un peu plus de 8 mg/g.

En 1989, sur 337 tonnes de mercure importées au Brésil, 168 ont été utilisées par les *garimpeiros*. Jusqu'en 1984, le Mexique fournissait 90 % de ces importations. A partir de 1985, avec le *boom* de l'orpaillage amazonien, certains pays européens comme la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre sont devenus les principaux fournisseurs du Brésil. Les *garimpeiros* ont déjà déversé entre 1 200 et 2 000 tonnes de mercure dans les affluents de l'Amazone.



Les Yanomami et la frontière

Les Yanomami sont un groupe de chasseurs-horticulteurs de la forêt tropicale amazonienne. Leur territoire, d'environ 192 000 km², se situe de part et d'autre de la frontière du Brésil et du Venezuela, dans l'ouest du massif guyanais, sur l'interfleuve Orénoque / Amazone. Leur population totale est d'environ 22 500 personnes réparties en 370 groupes locaux vivant généralement dans des maisons collectives coniques ou tronconiques.

La population yanomami du Brésil était estimée, en 1988, à 9 900 personnes formant 120 communautés, soit une moyenne d'environ 80 personnes par communauté. Chacune de ces communautés maintient un réseau de relations d'échanges matri-

moniaux, économiques et cérémoniels avec, en général, quatre ou cinq groupes locaux voisins. Ces réseaux forment, de proche en proche, un maillage socio-politique complexe qui relie toutes les communautés yanomami de part en part de leur territoire.

Les Yanomami n'ont aucune affinité génétique, anthropométrique ou linguistique avec leurs voisins actuels. Les généticiens et linguistes qui les ont étudiés déduisent de cela qu'ils seraient les descendants d'un groupe demeuré relativement isolé dans cette région depuis une période de l'ordre d'un millier d'années. Le centre de leur territoire historique se trouve dans la région montagneuse des affluents des sources de l'Orénoque et du Rio Branco (Serra Parima). Le mouvement de migration vers les basses terres circonvoisines, qui a produit la configuration actuelle des terres yanomami, a probablement commencé au début du XIX^{ème} siècle, à la suite de la pénétration coloniale des hauts Orénoque et Rio Branco, dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle. Cette expansion géographique a été rendue possible par une forte croissance démographique, que l'on estime entre 1 et 3 % annuels. Il est admis que l'essor qu'a connu la population yanomami à cette époque est dû à une série de transformations techno-économiques : acquisition de nouveaux cultigènes et d'outils métalliques par échange ou guerre avec des ethnies voisines.

Les Yanomami du Brésil ont connu leurs premiers contacts directs avec les Blancs — chasseurs, collecteurs de produits forestiers, militaires de la Commission des Limites, explorateurs étrangers — entre les années 1910 et 1940. Entre la fin des années 1940 et la moitié des années 1960, l'ouverture de plusieurs missions catholiques et évangélistes établirent les premiers points de contact permanents à la périphérie de leur territoire. Ces missions forment un réseau de pôles de sédentarisation. Elles fixeront les limites de l'expansion yanomami dans les basses terres.

Dans les années 1970 et 1980, les projets de développement d'Etat et les fronts pionniers spontanés qui les accompagnent commencent à soumettre la périphérie est/sud-est du territoire yanomami à des formes de contact massif : route *Perimetral norte*, projets de colonisation, fermes d'élevage, scieries, chantiers de barrage et campements d'orpailleurs. Ces contacts ont provoqué un choc épidémiologique de grande ampleur, causant d'importantes pertes démographiques, une dégradation généralisée de l'état sanitaire de la population et de graves situations de destructuration sociale. Mais le pire sera à venir, qui cette fois atteindra le centre encore intouché des terres ancestrales yanomami.

Balbutiante dans le Nord amazonien jusqu'à la moitié des années 1980, la frontière de l'or finit par exploser au cœur du territoire yanomami, à Paapiú, sur le haut Rio Mucajai (affluent du Rio Branco). En août 1987, les *garimpeiros* y assassinèrent plusieurs leaders indiens qui tentaient de bloquer leur accès aux sites aurifères de la région et l'invasion massive put commencer. On comptait dans la région, en 1989, de trente à quarante mille chercheurs d'or exploitant 150 placers desservis par 82 pistes d'atterrissage. L'impact sanitaire et écologique de cette invasion fut tragique

pour les Yanomami, encerclés sur leurs propres terres par des hordes d'orpailleurs : incessantes épidémies qui provoquèrent plus d'un millier de morts ; multiples dégradations écologiques qui anéantirent leurs activités productives (chasse, pêche, collecte et agriculture sur brûlis).



Les maladies des Blancs

La contamination massive de leur population par les maladies introduites par les chercheurs d'or et la destruction de leur base matérielle de subsistance a précipité les Yanomami dans une situation sanitaire catastrophique qui perdure largement, malgré l'expulsion de la plupart des chercheurs d'or de la région en 1990-91.

Après deux ans et demi de présence des *garimpeiros*, le bilan sanitaire de la région de Paapiú était le suivant (janvier 1990) : 84 % des personnes examinées atteintes de paludisme ; 73 % souffrant d'affections cutanées (gale, impétigo) ; 22 % de gastro-entérite infectieuse ou parasitaire. Cette situation désastreuse venant se surimposer à un état de malnutrition chronique (36 % des personnes examinées) affectant tout particulièrement les enfants : 62 % entre 2 et 9 ans. Les données sanitaires pour l'année 1991 révèlent, malgré un début d'amélioration dû à l'établissement d'un poste de santé permanent, combien sera long le rétablissement d'un état sanitaire satisfaisant : 36 % de la population examinée atteinte de paludisme ; 28 % d'anémie ; 9 % d'infections respiratoires ; 20 % d'affections cutanées ; 3 % de gastro-entérite ; 12 % de malnutrition et 18 cas de tuberculose en traitement.

Les Yanomami attribuent la plupart des maladies qui les affectent à diverses formes de sorcellerie ou d'agressions surnaturelles d'origine humaine : sorcellerie bénigne à la suite de conflits entre alliés (insultes, avarice, jalousie sexuelle) ; sorcellerie létale entre groupes en état de guerre ; envois d'esprits agressifs par des chamanes hostiles ; meurtre du double animal que possède chaque individu par de lointains ennemis. Le reste des cas de maladies est imputé aux esprits maléfiques de la forêt. Les malades sont soignés par des cures chamaniques. Les chamanes, en état de transe sous l'effet d'hallucinogènes, y utilisent des esprits auxiliaires auxquels ils s'identifient (esprits animaux, entités mythiques et cosmologiques...) pour extraire les objets pathogènes qui affectent le principe vital de leurs patients ou pour réintégrer ce principe dans leur corps. Les symptômes du malade sont ensuite traités par ses proches à l'aide de préparations à base de plantes médicinales (dont l'usage est en déclin en raison de l'usage croissant des médicaments occidentaux).

Ce système d'interprétation traditionnel de la maladie fonctionne encore dans le cas des affections individuelles. Les maladies épidémiques apportées par les Blancs (*shawara*) sont, par contre, attribuées aux « fumées » (*wakēshi*) produites par leurs machines (moto-pompes, moteurs, avions, hélicoptères) et les substances ou objets qu'ils font brûler (mercure et or, papier, bâches de plastique, déchets). Il existe 17 noms d'épidémies dans la langue yanomami. Les plus grands et anciens chamanes

ont été parmi les premières victimes de ces « fumées-épidémies ». Ceux qui restent sont désespérés de ne pouvoir lutter contre ce fléau et sauver les leurs. Ils se disent submergés par la faim cannibale des esprits des épidémies (*shawararibë*) attirés dans la forêt par les Blancs et leur technologie.



Les terres yanomami

Le 25 mai 1992, peu avant l'ouverture du sommet de Rio de Janeiro, l'ex-Président de la République du Brésil, Fernando Collor, a signé un décret d'homologation des terres yanomami, revendiquées depuis 13 ans par les Yanomami et les associations qui soutiennent leur lutte. La cérémonie a été boycottée par les ministres militaires opposés à la création de ce « kyste anthropologique » (*sic*) sur la frontière Brésil / Vénézuéla et dénoncée dans la presse par les politiciens amazoniens associés aux intérêts miniers. Une lettre signée par plusieurs représentants yanomami a été remise au Président, à cette occasion, par Davi Kopenawa afin de le remercier d'avoir accompli sa promesse et pour attirer son attention sur le sort d'autres groupes indiens du Brésil dont les terres ne sont pas encore légalisées. Cette lettre demandait également le renforcement du dispositif sanitaire mis en place dans la région yanomami et un contrôle effectif de ses limites pour éviter toute nouvelle invasion de chercheurs d'or.

Les Yanomami du Brésil bénéficient maintenant d'une réserve territoriale de 96 000 km². Cette homologation, basée sur l'article 231 de la Constitution brésilienne de 1988, ne peut être altérée que par un nouveau décret présidentiel, ce qui lui confère une importante garantie juridique. Cette mesure est l'aboutissement d'un mouvement d'opinion sans précédent qui, au Brésil et dans le monde, a soutenu sans relâche la cause yanomami relayée, depuis 1979, par un réseau international d'associations, au premier rang desquelles CCPY (São Paulo) ¹ et *Survival International* (Londres, Paris) ². Le point culminant de ce mouvement a été l'intervention du Secrétaire Général des Nations Unies auprès du Président du Brésil, en février 1991, pour exprimer sa préoccupation quant au sort tragique auquel étaient abandonnés les Yanomami.

La protection légale des terres yanomami est une victoire importante. Elle bloque un processus d'invasion qui aurait abouti à un véritable génocide : environ 1 200 Yanomami sont morts entre 1987 et 1990 à la suite de la ruée vers l'or qui a submergé leur territoire. Elle donnera à ces Indiens le temps indispensable à la reconstruction de leur société et de leur économie dans un espace approprié. Elle permettra au milieu naturel qu'ils occupent, dévasté par la déforestation, l'extermination du gibier et la pollution des rivières, de se reconstituer. Toutefois, ainsi que la lettre des Yanomami au Président brésilien nous y invite, il convient de demeurer vigilants. Les chercheurs d'or ne désarment pas et, malgré les efforts de la Police Fédérale pour les expulser, ils sont toujours prêts à étendre leurs activités pour peu

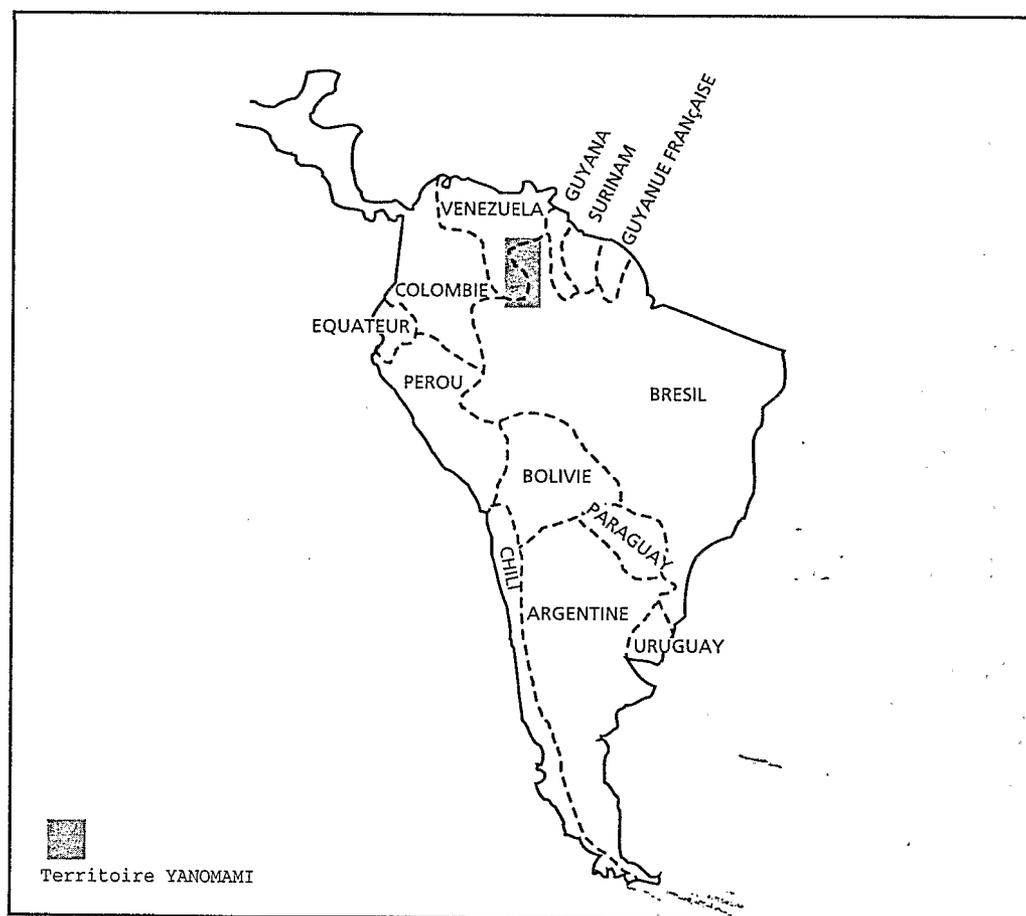
¹ CCPY Rua Manoel da Nobrega, 111 - Conj. 32 - 04001/900 - São Paulo (SP)

² *Survival International* 45, rue du Faubourg du Temple - 75010 - Paris. Tél. 42.41.47.62.

que l'attention des média sur la région se relâche. Le paludisme et les autres affections qu'ils ont propagées ces dernières années continuent à affecter gravement les Indiens : le Ministère de la Santé fait état, en 1991, de 6 788 cas de paludisme et de 225 décès dus à cette maladie en territoire yanomami. Enfin et surtout, en raison de difficultés financières et d'obstacles administratifs, la Fondation Nationale de l'Indien et la Fondation Nationale de la Santé n'assurent plus qu'un minimum de supervision et d'assistance en territoire yanomami. Vigilance donc, d'autant plus nécessaire que les projecteurs du sommet sur l'environnement de Rio de Janeiro se sont éteints et que les stratégies sinueuses de la politique intérieure brésilienne constituent à nouveau l'horizon du débat sur le développement amazonien.



© Bruce ALBERT



Davi Kopenawa est un chamane yanomami. Il a 37 ans et vit dans la communauté des « habitants de la montagne du vent » (*Watorikë theri*), située au pied de la Serra du Demini, dans l'état de l'Amazonas, au nord du Brésil. Son groupe d'origine a été décimé par deux épidémies de rougeole (1958-9 puis 1967) sur le haut Rio Toototobi (près de la frontière vénézuélienne), à la suite de contacts établis avec le Service de Protection des Indiens et la mission évangéliste nord-américaine *New Tribes Mission* (NTB). Enfant, Davi a ainsi perdu la plupart des membres de sa famille. Il a ensuite subi, puis rejeté, le prosélytisme musclé des missionnaires de la NTB, quittant sa région natale pour travailler, dans les années 70-80, comme interprète de la Fondation Nationale de l'Indien dans tout le territoire yanomami du Brésil. Il s'est fixé au début des années 80 à *Watorikë* y épousant la fille du leader du groupe, un chamane très réputé, qui l'a initié à son art.

A la suite de l'invasion des terres yanomami par les chercheurs d'or, Davi est entré corps et âme dans la lutte contre le génocide de son peuple. Fort de son expérience du monde des Blancs et de la fermeté intellectuelle que lui confère sa référence au savoir chamanique, il est rapidement devenu le principal porte-parole de la cause yanomami, au Brésil et dans le monde. Il a visité, ces dernières années, plusieurs pays d'Europe, dont la France, en octobre 1990 (session du Tribunal Permanent des Peuples sur l'Amazonie à Paris). Il a reçu, après Chico Mendes, le prix *Global 500* du Programme des Nations Unies pour l'Environnement.

© Bruce ALBERT

PASSERELLES

n° 6

Bruce Albert
Hossain Bendahman
Elio Baccavini
Jean-Pierre Bayard
Jean-Marc Becker
Gérard Boutet
Paola Facchin
Francis Fèvre
Félix Grande
Eric Heilmann
Majid Karshenas
René Kochmann
Davi Kopenawa
Suzanne Lafont
Guy Martino
Tuomo Melasuo
Jean-Pierre Meunier
Kiwako Ogata
Rita Ostrovska
Marielle Rispaill
Alain Reyniers

Nomadismes

ORSTOM Documentation



010000287



Revue d'Etudes Interculturelles

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 42 858

Cote : B ex 1

p 20
M